

LES SOULIERS VERTS.

La nature, en nous formant, met entre nous une variété et une dissemblance remarquables. Nos traits ne se ressemblent pas plus que nos caractères; et souvent on voit les contrastes les plus frappans entre deux êtres formés du même sang, nourris du même lait, instruits par le même maître.

M. de Fontannes, colonel d'artillerie, était allé rétablir sa santé dans une terre située sur les bords de la Marne. Il se livrait entièrement à l'éducation de ses deux filles, Adèle et Stéphanie: l'ainée, blonde et d'une douceur angélique, mettait son plus grand plaisir à donner tout ce qu'elle avait, à secourir tous les malheureux qui s'offraient à sa vue. Stéphanie, au contraire, d'une taille beaucoup plus élevée, brune, les yeux enfoncés, le front

front étroit et couvert de cheveux noirs et bouclés, était d'un égoïsme révoltant, ne donnait jamais rien, craignant toujours de manquer de tout, et ne répondant que par un sourire amer, aux infortunés qui réclamaient son assistance.

On était au mois de mai. La mode avait à cette époque rempli Paris de souliers verts. Madame de Fontannes, qui souvent réunissait à sa terre la société la plus brillante, avait fait faire à ses deux filles des souliers de maroquin vert. C'était la première fois que ces deux jeunes personnes les portaient; et cette couleur analogue à la nouvelle verdure qui paraît toute la campagne, leur faisait trouver ces chaussures les mieux faites et les plus élégantes qu'elles eussent jamais portées.

C'était un dimanche; monsieur et madame de Fontannes revenaient de l'église dans une calèche, avec leurs deux filles. En traversant le hameau, Adèle aperçut une jeune villageoise, à peu près de son âge, qui, profitant d'un moment où la voiture était arrêtée, s'avant-

s'avançait les pieds nus, et invoquait des secours pour son vieux père, ancien passeur du bac, depuis long-temps infirme et hors d'état de travailler. «Elles disent toutes de même, s'écria Stéphanie, je gagerais qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'elle nous conte là. — Moi mentir! ma belle demoiselle, reprit Françoise (c'était le nom de la jeune fille): demandez plutôt à tous nos voisins, ils vous certifieront que le pauvre Jérôme n'a que sa fille pour soutien, et qu'il n'existe que des aumônes que je vais, sans rougir, demander pour lui dans tous les environs. — Eh! pourquoi n'êtes-vous pas venue au château de Fontannes? lui dit Adèle du ton de la plus tendre pitié. — Oh! ma bonne demoiselle, quand on nous reçoit durement, nous n'osons plus nous exposer à ce qu'on nous refuse. — Qui donc a pu vous mal accueillir chez moi? répondit brusquement M. de Fontannes.,, Françoise voulut cacher le nom de la personne dont elle avait tant à se plaindre; mais la rougeur subite de Stéphanie désigna la coupable. «Tenez, dit M. de

de Fontannes à cette dernière, remettez, ce louis à cette jeune infortunée: assurez-la bien que jamais elle ne sera reçue au château avec dédain, et que tous les dimanches vous lui remettrez vous-même pareille somme, jusqu'à ce que son vieux père soit rétabli. — Et moi, dit aussitôt Adèle, afin de rompre l'entretien qui devenait embarrassant pour sa sœur; je ne veux pas que cette jeune fille aille ainsi nu-pieds chercher des secours à son père, et je me charge de ses chaussures. Aussitôt elle dénoua les cordons de ses jolis souliers verts, et les donna à Frangoise. Celle-ci les mit à l'instant même à ses pieds, se promettant bien d'aller dès le lendemain remercier la belle Demoiselle qui disparut bientôt avec sa famille, et laissa dans le cœur de la jeune fille le plus tendre souvenir.

Arrivée au château, Adèle reprit des chaussures moins fraîches et moins à la mode, mais qui lui parurent charmantes par l'usage qu'elle avait fait des autres. Au dîner qui fut splendide, et qui avait réuni de nombreux
convi-

« Onvives, Stéphanie loua avec ironie la générosité de sa sœur, et dépeignit, avec un dépit concentré, la jeune villageoise portant de charmans souliers verts sous les haillons de l'indigence. « Qu'importe, répondit Adèle, ses pauvres pieds ne seront plus déchirés sur les cailloux, c'est tout ce qu'il me faut. » Stéphanie allait continuer ses plaisanteries, mais elle fut interrompue tout-à-coup par un regard sévère de M. de Fontannes, qui raconta l'aventure à toute la société. Chacun regarda Stéphanie avec étonnement, et adressa les plus aimables félicitations à la sensible Adèle, qui fut invitée à faire une collecte pour sa pauvre protégée.

De son côté, cette intéressante fille était allée annoncer à Jérôme ce qui venait de se passer; et lui montrant le louis que lui avait donné M. de Fontannes, elle s'écria: « Oh! mon père, vous ne manquerez plus de rien; j'espère vous voir bientôt rétabli, et en état de passer le bac du village . . . » Désignant ensuite ses jolis souliers verts qui lui servaient un peu les pieds, elle ajouta: « C'est cet

ange

ange de bonté qui me les a donnés. Se déchausser pour moi! oh! l'aimable figure! je la vois toujours là. — Puisse le ciel, dit à son tour le vieillard, ne pas permettre que je meure, sans voir et remercier ma chère bienfaitrice! . . ., Aussitôt Françoise alla chercher dans le village tout ce qui était nécessaire à la guérison de son père, faisant remarquer à tout le monde ses beaux souliers verts, et racontant son heureuse aventure. Le lendemain elle se rendit au château de Fontannes; Adèle lui remit la collecte qui se montait à une somme assez forte, et y joignit toutes les chaussures dont elle pouvait disposer en ce moment. M. de Fontannes, présentant lui-même Françoise à Stéphanie, lui dit: «En effet, ma fille, comme vous l'avez très-bien observé hier, les souliers verts de votre sœur vont mal avec ces vêtemens en lambeaux; ne trouvez-vous pas qu'il serait possible de mettre plus d'accord dans l'habillement de cet intéressant modèle de la piété filiale? . . ., Stéphanie, qui comprit parfaitement son père, ne put s'em-
pêcher

pêcher de faire à Françoise une faible offrande qui consista seulement en quelques jupes déchirées et quelques bas usés que la jeune fille n'accepta que par obéissance, se promettant bien de ne se vêtir que des dons de sa véritable bienfaitrice. En sortant du château, elle quitta les souliers verts qu'elle mit dans son tablier, afin de les conserver le plus long-temps possible; et chaussa à leur place de bons souliers de cuir noir, qui se trouvaient dans la collection de chaussures qu'Adèle lui avait fait accepter.

Tant de bonheur et de dons réitérés achevèrent promptement de rétablir le vieux Jérôme qui, se trouvant quelque temps après sur le passage de la famille de Fontannes, se présenta avec sa fille, leur offrit ses remerciemens et ses bénédictions. Ses regards se portaient surtout sur Adèle, dont il ne put s'empêcher de prendre une main qu'il baisa avec toute l'expression de la reconnaissance. Il invita cette honorable famille à venir un jour visiter sa cabane. M. de Fontannes souscrivit à la demande du vicillard; et quelque

que temps après, le bon Jérôme eut l'honneur et le plaisir de recevoir chez lui l'homme bienfaisant à qui il devait la vie. La joie de Françoise était inexprimable : parée de tous les dons d'Adèle et principalement de ses souliers verts, elle avait préparé sur les bords de la rivière une hutte de fleurs et de feuillage; elle y avait établi des bancs couverts de mousse, qui entouraient une table de pierre sur laquelle se trouvaient réunis les plus beaux fruits de la saison, une ample friture des meilleurs poissons de la Marne, des gâteaux frais et le meilleur laitage. Douze jeunes filles du village, vêtues de blanc, et amies de Françoise, l'aidaient à faire les honneurs de ce repas champêtre, pendant lequel toutes portaient sur Adèle des regards les plus expressifs, et lui prodiguaient les soins les plus caressans. Stéphanie ne recevait au contraire que de ces prévenances forcées qui lui faisaient sentir qu'on ne respectait ni elle que le nom qu'elle portait et qu'elle n'avait aucune part, aucun droit à la reconnaissance de ces bons villageois. Après le

repas

repas, Françoise fit un signal, et aussitôt parut sur la rivière un batelet orné de fleurs. On proposa à la famille de Fontannes une promenade sur l'eau, ce qu'elle accepta avec plaisir. Aussitôt le vieux Jérôme, qui avait recouvré toute sa vigueur, se mit à la rame avec Françoise, et conduisit ses respectables hôtes dans une île charmante qui se trouvait à peu de distance du rivage. Là s'étaient rassemblés tous les jeunes garçons des environs; ils formèrent, avec les jeunes filles qui s'y étaient rendues dans d'autres batelets, une danse dont la gaieté franche et naïve excita bientôt Adèle et Stéphanie à se mêler parmi ces bonnes gens: ce bal rustique dura jusqu'à la chute du jour.

Au moment où chacun reprenait place dans les batelets, Stéphanie, aussi étourdie qu'imprudente, voulut manœuvrer à son tour, et prit une rame; mais le mouvement qu'elle fit en arrière l'entraîna dans l'eau. Adèle, jetant un cri perçant, veut la retenir, et aussitôt elle-même est entraînée avec sa sœur. M. de Fontannes se jette au secours de la

pre-

première de ses filles qui se présente à sa vue; mais il ne peut l'atteindre. Le vieux Jérôme s'élançe de son côté, en s'écriant: «Oh! ma chère bienfaitrice! . . .», Bientôt il revient au rivage, portant dans ses bras Adèle, qui reprit connaissance, et vola au secours de sa mère évanouie. Pendant ce temps-là plusieurs villageois sauvèrent M. de Fontannes: enfin ils rapportèrent dans la cabane de Jérôme, Stéphanie qui était restée dans l'eau assez long-temps pour faire craindre qu'elle n'eût perdu la vie. Elle fut une demi-heure sans mouvement; mais la nature, aidée de tous les secours qu'on lui prodigua, triompha de la secousse terrible qu'elle avait reçue: Stéphanie reprit ses sens, et rouvrit ses yeux à la lumière. . . . «Excusez, mademoiselle, lui dit Jérôme avec sa franchise naturelle, si j'n'ons songé d'abord qu'à secourir votre sœur: je lui dois la vie; je n'ai dû m'occuper qu'à sauver la sienne.,» Ces mots, prononcés avec l'accent de la vérité et de la reconnaissance, firent sur Stéphanie l'effet le plus terrible: elle sentit alors que l'égoïsme nous aliène
tous

tous les cœurs, et qu'on n'a pas le droit d'exiger des autres plus qu'on ne fait pour eux.

Cependant on s'empessa de faire quitter aux deux jeunes personnes leurs vêemens tout mouillés. Françoise, allant de l'une à l'autre, prodiguait tous ses soins, offrait tout ce qui était en son pouvoir. Adèle, qui avait comblé cette jeune fille de dons de toute espèce, reçut, avec un plaisir inexprimable, ce qu'il fallait pour la vêtir, et s'applaudit, plus que jamais, de retrouver dans cette circonstance ses propres vêtemens. Quant à Stéphanie, beaucoup plus grande qu'Adèle, il lui fallut se contenter d'une robe de cette dernière, et Françoise, en l'aidant à s'en revêtir tant bien que mal, lui disait ingénument: «Excusez, mademoiselle, si je n'ai rien qui aille mieux à votre belle taille; si tant seulement j'avais reçu de vous une bonne jupe, vous la retrouveriez», Stéphanie, confuse de cette pénible vérité, se promit bien de ne plus s'exposer à de pareils reproches, et

K

de

de goûter à son tour les charmes de la bienfaisance.

Enfin la famille de Fontannes remonta en voiture. Au moment où l'aimable Adèle y prit place, Françoise lui baisant les mains, et lui désignant les souliers verts qu'elle avait eu tant de plaisir à rattacher aux pieds de la jeune demoiselle, lui dit à plusieurs reprises. « — Vous me les rendrez, au moins ! songez bien que je leur dois mon bonheur et la guérison de mon père., »

On prétend que cette anecdote ayant été répandue dans Paris, toutes les dames se sont empressées de porter des chaussures vertes, que, depuis ce moment, elles ont nommées *souliers à la Françoise*.